

BIBLID: 0015–1807, 48 (2021), 1 (pp. 25–36)
UDC 821.133.1-31.09:929 Mirbo O.
821.133.1-31.09:323.2(431)''18''
<https://doi.org/10.18485/fpregled.2021.48.1.2>

Pierre Michel
Université d'Angers
michel.mirbeau@sfr.fr

OCTAVE MIRBEAU DREYFUSARD : L'ENGAGEMENT ÉTHIQUE DE L'ÉCRIVAIN ET L'INTELLECTUEL

Résumé : *L'écrivain Octave Mirbeau (1848–1917) a été un des premiers intellectuels à s'engager dans l'affaire Dreyfus, pour la Vérité et la Justice. Il est anarchiste, mais son engagement, à la fois impulsif et raisonné, n'obéit pas à des motivations politiques : il relève d'une éthique humaniste exigeante. Il voit en Dreyfus la victime d'une monstruosité sociale à combattre impérativement, pour ne pas en être complice. Pour s'engager ainsi, il a dû se débarrasser de nombreux a priori. Son engagement a pris diverses formes : articles dans L'Aurore, paiement de l'amende de Zola pour J'accuse, participation à de nombreux meetings, inscription de ses deux romans les plus célèbres dans le cadre de l'affaire Dreyfus. Pourtant, paradoxalement, Mirbeau était, sur l'humanité et sur la société, d'un pessimisme radical de nature à décourager l'engagement. Après sa disparition, on a longtemps oublié le rôle éminent qu'il a joué dans l'Affaire, alors qu'il est la meilleure incarnation de l'intellectuel éthique.*

Mots-clés : *Octave Mirbeau, affaire Dreyfus, engagement intellectuel, éthique.*

Abstract: *The French writer Octave Mirbeau (1848–1917) was one of the first intellectuals to get involved in the Dreyfus affair, for Truth and Justice. He was an anarchist, but his commitment, both impulsive and reasoned, was not politically, but ethically motivated. For him, Dreyfus was the victim of a monstrous injustice that must be fought in order not to be an accomplice to a crime. To engage in this way, he had to get rid of many a priori. His involvement was very diverse : chronicles in L'Aurore, payment of Zola's fine for J'accuse, many public meetings, publication of two very famous novels inspired by the Dreyfus affair. Yet, paradoxically, Mirbeau was radically pessimistic about humanity and society, such as to discourage engagement. After his death, his eminent role in the Affair has been forgotten, despite being the best incarnation of the ethical intellectual.*

Keywords: *Octave Mirbeau, Dreyfus Affair, intellectual commitment, ethics.*

Journaliste, critique d'art, romancier et dramaturge, Octave Mirbeau (1848–1917) a été un dreyfusard éminent, mais c'est tardivement que son rôle a été reconnu : pour cela, il a fallu attendre 1991 et la publication de ses articles sous le titre de *L'Affaire Dreyfus*¹. Professionnel de la plume engagé dans toutes

¹ Octave Mirbeau, *L'Affaire Dreyfus*, Librairie Séguier, 1991. Textes recueillis, préfacés et annotés par Pierre Michel et Jean-François Nivet. L'auteur de cet article poursuit un travail assidu

les luttes de la cité depuis 1885, après des années de prostitution politico-journalistique, il a entamé sa rédemption par le verbe, mis désormais sa plume au service de ses valeurs éthiques et accordé la priorité aux humiliés et offensés, aux opprimés et exploités, bref à tous les sans-voix de cet enfer social² qu'est la France de la prétendue « Belle Époque ». Libertaire conséquent, il a entrepris de démystifier d'importance les valeurs, les institutions et les dirigeants politiques et économiques de la Troisième République, dans le vague espoir de dessiller un peu les yeux des populations dûment crétinisées et de tous les « aveugles volontaires », afin de les obliger à « regarder Méduse en face ». Il semblerait donc tout naturel qu'il ait pris fait et cause, avec sa fougue habituelle, pour le capitaine Dreyfus, victime de la coalition des institutions oppressives qu'il aurait souhaité dynamiter : la sainte alliance du sabre et du goupillon, cibles privilégiées d'un anarchiste impénitent, avec la complicité de la presse décérébrante et de la majorité du personnel politique de cette pseudo-République qui, selon lui, trahissait toutes ses promesses.

Un engagement éthique

Mais si l'engagement dreyfusard de Mirbeau a été si passionné et durable, ce n'est pas parce qu'il y a vu, comme d'autres libertaires, une bonne occasion pour démasquer publiquement les forces d'oppression et pour « *débarbouiller au vitriol* », selon la forte expression d'Élémer Bourges, les *mauvais bergers* de toute obéissance. Les préoccupations politiques, chez lui, sont secondaires, même s'il s'est comporté en citoyen vigilant, à juste titre inquiet face aux menaces de césarisme ou de pré-fascisme à la française, comme l'a bien vu l'historien israélien Zeev Sternhell³. Il a d'abord réagi en tant qu'homme doté d'une conscience exigeante : sa priorité est clairement d'ordre éthique. Chaque fois que ses exigences de justice sont blessées, il en souffre, il s'indigne, il se révolte et se bat avec la seule arme des *mots* contre tous les *maux* de la société. Il est peut-être celui qui incarne le mieux « l'intellectuel » engagé tel qu'il se définit alors : un personnage qui, du fait de son statut social et de son écho médiatique, est conscient de ses responsabilités sociales, et qui met à profit son talent, sa notoriété, son entretient et

pour enrichir encore les études portant sur cet « imprécateur au coeur fidèle » et pour contribuer à la popularisation, auprès d'un plus large public, de ses œuvres, de ses valeurs et de ses combats. Le dernier résultat de cet effort est le numéro 2 du volume *Octave Mirbeau. Études et Actualités* (Les Amis d'Octave Mirbeau, Éditions du Petit Pavé, 2021), dont il est le rédacteur en chef et qui comporte des études relatives à la littérature, à l'art et à l'histoire, mais aussi un grand nombre de documents inédits, d'informations nouvelles, de témoignages divers et de notes bibliographiques sur Mirbeau et son époque.

² Voir Pierre Michel, « L'enfer selon Mirbeau et Barbusse », dans les Actes du colloque Mirbeau de Cerisy, *Octave Mirbeau passions et anathèmes*, Presses de l'Université de Caen, novembre 2007, pp. 45–55 (<https://books.openedition.org/puc/10314>).

³ Voir Zeev Sternhell, « De l'affaire Dreyfus à Vichy : réflexions sur le XX^e siècle français », *Cahiers Octave Mirbeau.*, n° 25, avril 2018, pp. 124–135.

son impact dans la grande presse pour servir, non ses intérêts, ni ceux de sa caste, ou de sa classe, ou encore de son parti, mais une cause éthique : en l'occurrence, celle de la Justice et de la Vérité, les deux valeurs cardinales des dreyfusards. Pour autant il n'est nullement un expert : les affaires militaires, l'espionnage... et la graphologie ne sont évidemment pas de sa compétence, et c'est la raison invoquée à l'époque par Ferdinand Brunetière pour critiquer les intellectuels qui osent se mêler d'affaires auxquelles ils n'entendent rien⁴. Il n'est pas davantage un militant, fût-il anarchiste : le mot même ferait horreur à un antimilitariste virulent, doublé d'un individualiste farouche. *A fortiori* n'est-il en aucune manière un politicien, qui serait forcément suspect d'ambitions personnelles : il n'a aucune confiance dans le personnel politique, il n'a jamais voté et, dénonçant la duperie du suffrage universel, il a même appelé les citoyens à « *la grève des électeurs* » dans un texte mondialement célèbre, traduit en toutes langues, et paru dans *Le Figaro* du 28 novembre 1888. Pour lui, Dreyfus n'a jamais été un simple prétexte, ni, à plus forte raison, une commode opportunité pour personnalité en quête de causes à défendre : le malheureux capitaine lui est toujours apparu comme un homme digne de respect, en même temps que comme une innocente victime de forfaitures diverses qui l'horrifiaient. Et il lui est toujours resté fidèle : c'est ainsi qu'en 1907 il le félicite d'avoir décidé de quitter l'armée, après sa réhabilitation, alors que – petite suprême ! – ses années de baigne n'étaient pas prises en compte pour son avancement...

« Aller sans cesse du pire vers le mieux »

Il n'en demeure pas moins que, pour Mirbeau, l'engagement dreyfusiste n'avait, malgré tout, rien d'évident. Car le capitaine Dreyfus aurait bien pu incarner à ses yeux, comme à ceux de beaucoup d'anarchistes et de socialistes au début de l'Affaire, tout ce qu'ils détestent viscéralement : il était un militaire sans état d'âme, susceptible donc de mater dans le sang une grève ouvrière, comme au dénouement des *Mauvais bergers* (décembre 1897) ; il était riche et appartenait à une classe d'industriels accusés de sucer le sang des prolétaires ; il était culturellement un bourgeois, c'est-à-dire, aux yeux de Mirbeau, un philistin honni et digne de mépris ; et, par-dessus le marché, pour son malheur, il était juif, et donc était supposé faire partie de cette prétendue oligarchie agissante et cosmopolite, dénoncée notamment par Toussnel et Drumont⁵, et dont, en 1883, le polémiste lui-même dénonçait « *l'invasion* » dans les colonnes de son pamphlet *Les Grimaces*⁶, à une époque où, pour des raisons évidemment fort différentes,

⁴ Ferdinand Brunetière, « Après le procès » [celui de Zola, pour *J'accuse*], *Revue des deux mondes*, 15 mars 1898.

⁵ Voir Alphonse Toussnel (1803–1885), *Les Juifs, rois de l'époque : histoire de la féodalité financière* (1845) ; et Édouard Drumont (1844–1917), *La France juive* (1886).

⁶ Mirbeau a fait un premier *mea culpa* un an plus tard, le 14 janvier 1885, dans un article de *La France* sur *Les Monach* de Robert de Bonnières.

l'antisémitisme était aussi répandu à l'extrême gauche⁷ qu'à l'extrême droite : il faudra justement l'Affaire pour que la gauche se libère de cette tare.

Pour pouvoir s'engager totalement dans la bataille révisionniste, comme il l'a fait dès novembre 1897, il a donc fallu que Mirbeau, non seulement se convainque de l'innocence de Dreyfus, ce qui n'était pas non plus évident pendant plusieurs années et ne s'est fait qu'assez tardivement, grâce à une visite du compagnon Bernard Lazare, mais aussi et surtout qu'il fasse fi de toutes ses préventions pour dépouiller le capitaine Dreyfus de tout caractère de caste, de classe, de « race » et d'idéologie, afin de ne plus voir en lui qu'un innocent, victime d'une monstrueuse « iniquité », selon le mot de Clemenceau. De surcroît, l'épreuve a fait d'un militaire, sans doute banal, « un Homme » digne de ce nom et suscitant son admiration, comme il le lui écrit en 1907, en lieu et place de la brute galonnée imaginée *a priori* par les anarchistes et antimilitaristes de tout poil. Cela n'est jamais facile de se débarrasser de toutes sortes de préjugés, corrosifs, mais confortables, pour se confronter à une réalité qui interpelle et qui nécessite nuances, adaptations et compromis, comme il s'en expliquera dans un fameux article de *L'Aurore*, « Palinodies », où il rappellera les innombrables « empreintes » laissées, dans chaque individu, par toutes les forces d'aliénation que sont la famille, l'école et l'Église, la « sainte trinité » :

La joie d'un homme qui n'est pas un politicien, qui ne sert aucun parti, ni aucune bande, ni aucun fonds secret, et pas plus Dupuy que Jules Guérin, pas plus Mandrin que Cavaignac, et Cartouche que Zurlinden, est d'acquérir, chaque jour, quelque chose de nouveau dans le domaine de la justice et de la beauté ! L'harmonie d'une vie morale, c'est d'aller sans cesse du pire vers le mieux... Devant les découvertes successives de ce qui lui apparaît comme la vérité, cet homme-là est heureux de répudier, un à un, les mensonges où le retiennent, si longtemps, prisonnier de lui-même ces terribles chaînes de l'éducation de la famille, des prêtres ou de l'État. C'est plus difficile qu'on ne pense d'effacer ces empreintes, tant elles sont fortement et profondément entrées en vous. Il faut des efforts persistants qui ne sont pas à la portée de toutes les âmes. Il faut passer par de multiples états de conscience, par bien des enthousiasmes différents, bien des croyances contraires, par des déceptions souvent douloureuses, des troubles, des erreurs, des luttes – et ne pas les maudire, pas même les regretter, puisque c'est de tout cela, puisque c'est dans tout cela que s'est, peu à peu, recréée votre personnalité.⁸

À partir du moment où il a commencé à deviner vaguement le nœud de l'affaire, sans en connaître d'innombrables données qui ne seront révélées que beaucoup plus tard, à l'automne 1897, l'engagement d'Octave Mirbeau est à la

⁷Le krach de l'Union Générale, fin janvier 1882, qui a ruiné beaucoup de petits actionnaires, a été souvent, à l'époque, attribué à sa concurrente, la banque Rothschild, et a contribué à cette identification, fréquente à l'extrême gauche, entre « juiverie » et finance internationale.

⁸Octave Mirbeau, « Palinodies », *L'Aurore*, 15 novembre 1898 (https://fr.wikisource.org/wiki/Palinodies_!).

fois « impulsif et raisonné », comme il l'écrit de celui d'Émile Zola au même moment. « Impulsif », car, pour qui a une âme de justicier, la souffrance de l'innocent est insupportable et suscite une « *pitié douloureuse* » qui est le moteur de l'action : ne rien faire, ne rien dire, ce serait être complice, et c'est évidemment inacceptable et impensable pour lui ! « Raisonné », parce qu'il obéit, ce faisant, à deux types de mobiles tout à fait rationnels. Les uns sont d'ordre éthique : la défense de la Vérité et de la Justice contre tout ce qui les menace, dans le droit fil des combats menés par Mirbeau depuis le grand tournant de 1884–1885⁹. Les autres sont d'ordre politique : la défense des valeurs réellement républicaines, qui se trouvent gravement menacées par les brutes épaisses du « nationalisme au front de taureau ». Ce qui lui permet, par la même occasion, de faire la démonstration de la faillite de la République conservatrice et de la nécessité d'une République digne de ce nom, c'est-à-dire sociale.

Guerre de communication

C'est dans la presse que Mirbeau va mener l'essentiel de son combat dreyfusiste. Son premier article paraît dans *Le Journal*, trois jours seulement après l'entrée en lice de Zola¹⁰, dans l'ultime livraison de la série de dialogues intitulée *Chez l'Illustre Écrivain*, où sa tête de Turc n'est autre que Paul Bourget¹¹. Il y expose clairement l'enjeu du combat, qui oppose, d'un côté, le souci de la « justice », tel qu'il est affirmé par un jeune poète idéaliste, et, de l'autre, la défense de l'ordre social à n'importe quel prix, tel que l'entendent ses méprisants interlocuteurs supposés « respectables », mais dont la respectabilité présumée prend un bon coup, dans cet échange final avec l'Illustre Écrivain vociférant :

– Et quand même Dreyfus serait innocent ? vociféra-t-il... il faudrait qu'il fût coupable quand même... il faudrait qu'il expiât, toujours... même le crime d'un autre... C'est une question de vie ou de mort pour la société et pour les admirables institutions qui nous régissent !... La société ne peut pas se tromper... Les conseils de guerre ne peuvent pas se tromper... L'innocence de Dreyfus serait la fin de tout !

Alors, le poète se leva, et il dit :

– Je vous parle : justice !... Et vous me répondez : politique !... Vous êtes de pauvres petits imbéciles !...

Et il s'en alla...

⁹ C'est au retour d'un séjour de sept mois à Audierne (Finistère), où il a fui les enlacements pernecieux de la goule Judith Vinmer, histoire de s'y purger de sa dévastatrice passion et de redescendre enfin du *calvaire* qu'il a dû gravir sous son fouet, que Mirbeau a fait un retour sur lui et sur ses douze années de prolétariat de la plume et qu'il a entamé, difficilement, sa *rédemption* par la plume. Sa douloureuse expérience lui a inspiré le premier roman signé de son nom, *Le Calvaire*, roman autobiographique paru en novembre 1886, dont la suite, jamais écrite, devait s'intituler *La Rédemption*.

¹⁰ Émile Zola, « M. Scheurer-Kestner », *Le Figaro*, 25 novembre 1897. Ce premier article se termine par cette phrase prophétique : « *La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera* »,

¹¹ Octave Mirbeau, *Chez l'Illustre Écrivain*, VII, *Le Journal*, 28 novembre 1897 ([https://fr.wikisource.org/wiki/Chez_l'illustre_%C3%A9crivain_\(Le_Journal\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Chez_l'illustre_%C3%A9crivain_(Le_Journal))),

Malheureusement, Mirbeau est vite bridé par le patron du *Journal*, l'ancien panamiste Eugène Letellier, qui lui interdit toute nouvelle infraction à la politique de son grand quotidien de ne mettre en cause ni l'armée, ni les conseils de guerre. C'est donc dans *L'Aurore*, où a paru le *J'accuse* de Zola le 13 janvier 1898, qu'il va poursuivre la lutte, mais seulement à partir d'août 1898, c'est-à-dire à un moment où la situation semble désespérée pour les rares révisionnistes, qui ne vont commencer à reprendre espoir qu'à la fin du même mois, après la découverte du faux concocté par le lieutenant-colonel Henry et le prétendu « suicide », éminemment suspect, de son auteur¹². Dans ses deux premières contributions¹³, « Trop tard ! » et « À un prolétaire », Mirbeau lance un appel à l'alliance de tous ceux pour qui il est vital de pousser « un cri immense de protestation » :

– D'un côté, les intellectuels, écrivains, professeurs, artistes, philosophes et savants, qui ont pour devoir de « défendre le patrimoine d'idées, de science, de découvertes glorieuses, de beauté, dont ils ont enrichi le pays, dont ils ont la garde et dont ils savent pourtant bien ce qui en reste quand les hordes barbares ont passé quelque part !... »

– De l'autre, les prolétaires, qui doivent écouter « la grande Parole », celle de Jean Jaurès, l'auteur des *Preuves*¹⁴, plutôt que celle de Jules Guesde, qui préconisait la non-intervention dans une affaire qui ne les concerne en rien. Car, pour Mirbeau comme pour Jaurès, c'est leur intérêt de classe de refuser « la domination factieuse de l'armée » et de laisser supplicier un innocent qui est leur frère : « Ne passe plus ton chemin, prolétaire... Arrête-toi... Tends l'oreille aux voix douloureuses, aux voix enfermées, aux voix suppliciées, qui te viennent, à travers la mer, du fond de la vérité en deuil et de la justice en exil ! Tu sentiras ton cœur se gonfler d'une pitié fraternelle. Et la pitié est féconde !... »

La défense de la civilisation contre la barbarie doit aller de pair avec la lutte pour la justice sociale ; travailleurs intellectuels et manuels ont les mêmes intérêts et les mêmes ennemis et doivent marcher d'un même pas. C'est justement pourquoi, au même moment, Mirbeau va s'engager, comme d'autres intellectuels dreyfusards, dans les projets d'Université Populaire et de Théâtre Populaire¹⁵, afin de consolider cette indispensable alliance.

¹² C'est le 30 août 1898 que le lieutenant-colonel Henry avouera, au nouveau ministre de la Guerre, Godefroy Cavaignac, qu'il est bien l'auteur du faux « patriotique ». Le lendemain il sera retrouvé mort, la gorge tranchée, dans sa cellule du Mont Valérien, après avoir pris bien soin de refermer le rasoir, instrument du prétendu suicide...

¹³ Octave Mirbeau, « Trop tard ! » (https://fr.wikisource.org/wiki/Trop_tard_!) et « À un prolétaire » (https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_un_prol%C3%A9taire), *L'Aurore*, 2 août et 8 août 1898.

¹⁴ Jaurès a commencé à publier cette série d'articles, rédigés à chaud et au jour le jour et intitulés « Les preuves relatives à l'affaire Dreyfus », dans le quotidien socialiste *La Petite République*, qu'il dirigeait, à la fin juillet 1898 ; il les recueillera en volume à la fin du mois de septembre suivant, sous un nouveau titre raccourci, *Les Preuves*.

¹⁵ Voir Nathalie Coutelet, « Octave Mirbeau propagandiste du théâtre populaire », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 11, 2004, pp. 185–203.

Dans la cinquantaine d'articles confiés à *L'Aurore* de Clemenceau, Mirbeau mène dès lors une véritable guerre de communication. Il y martèle ses convictions, pour ébranler les indécis et entretenir la flamme dreyfusiste quand la situation n'incite guère à l'optimisme. Et il s'emploie à discréditer tous ceux, politiciens, militaires, magistrats, journalistes, pseudo-experts, qui, par sottise, lâcheté, intérêt de classe, ou convictions nationalistes ou antisémites, se font les auxiliaires ou les complices zélés des factieux. Il recourt avec prédilection à l'*interview* imaginaire et à l'arme de l'ironie, qui permettent de faire dire ouvertement à ces ennemis ce qu'ils pensent *in petto*, mais se garderaient bien, dans la "vraie vie", de proclamer haut et fort, sous peine de perdre tout crédit en avouant leurs crapuleries. En faisant ainsi craquer le vernis de respectabilité qui les rend intouchables aux yeux des masses, il aide à dessiller les yeux de ses lecteurs. Mais sans pour autant se bercer d'illusions, car les larges masses ne lisent pas *L'Aurore* et ne connaissent de l'Affaire que les mensonges débités par la grande presse, comme il le découvre, à la veille du procès de Dreyfus à Rennes, au cours d'une campagne dreyfusarde en Normandie :

On ne se doute pas combien peu la Vérité a pénétré en province. La province réserve inépuisable de forces nationales – vit ou plutôt sommeille sous la domination spirituelle des Croix et du Petit Journal. Ce qu'elle sait de l'affaire Dreyfus et, en général, de toutes choses, elle ne le sait que par les odieux et quotidiens manuels du mensonge clérical et de l'imposture militariste. Le Petit Journal et les Croix sont pareils à ce criminel qui, par les campagnes, les montagnes et les forêts, s'en allait, jetant du poison dans les sources. Pour la province, Dreyfus est un traître ; il a vendu à l'Allemagne en bloc son pays que, nous autres dreyfusards, nous vendons, chaque jour, en détail, à l'Angleterre... À l'Allemagne et à l'Angleterre de s'arranger entre elles. [...] Que Dreyfus soit vraiment un traître, ou qu'il soit innocent et que, innocent, il ait subi l'indicible martyre sous les tenailles de Lebon et les brodequins de Chautemps, de même que l'élégant gentilhomme de Nion, la province « s'en fout ». ¹⁶

... Mirbeau s'emploie aussi à faire comprendre aux hésitants, y compris aux politiciens républicains en qui il n'a aucune confiance, que les fauteurs de désordre, ceux qui menacent leur pouvoir, ce ne sont pas les « *intellectuels* » révisionnistes, respectueux des vraies valeurs de la République, mais bien les antidreyfusards et nationalistes, qui trament dans l'ombre un coup d'État. Il contribue ainsi à promouvoir une large alliance, allant de l'extrême gauche anarchiste et socialiste, qui espère renverser la République conservatrice, aux républicains modérés, qui commencent tardivement à s'effrayer de la perspective d'un *pronunciamiento* militaire et d'un retour de la monarchie rétrograde. Symptomatique, à cet égard, est sa réconciliation publique avec Joseph Reinach, jadis honni, et dont, en guise de *mea culpa*, il fait l'éloge dans « Palinodies », le 15 novembre 1898, lorsqu'il a

¹⁶ Octave Mirbeau, « En province », *L'Aurore*, 22 juillet 1899.

eu la preuve de sa générosité et de son désintéressement¹⁷. Confronté à un risque de coup d'État, comme douze ans plus tôt face au boulangisme, il est bien obligé, entre deux maux, de choisir le moindre et de passer des alliances avec ceux qui sont prêts à défendre la République, si pourrie qu'elle soit, contre ceux qui veulent l'abattre et qui sont bien pires encore. C'est ainsi que, au lendemain de *J'accuse*, le 16 janvier 1898, dans la seconde pétition, Mirbeau et ses cosignataires « demand[ai]ent à la Chambre de maintenir les garanties légales des citoyens contre l'arbitraire ». Cela ne signifie pas pour autant qu'ils accordaient à ladite Chambre une confiance qu'elle ne méritait certes pas, mais cela impliquait du moins que certaines lois sont malgré tout susceptibles d'offrir un minimum de garanties et sont donc préférables à un total arbitraire.

Engagement tous azimuts

Mais l'intervention de Mirbeau ne se limite pas à ses articles de *L'Aurore* : au lendemain de *J'accuse*, il est le premier signataire de la deuxième pétition révisionniste, qui paraît le 16 janvier 1898 et qui situe au plus haut niveau l'enjeu de la bataille ; il participe régulièrement aux réunions informelles dans les bureaux de *L'Aurore* et de la *Revue blanche* ; en février 1898, tous les jours il accompagne Zola au Palais de Justice de Paris, et lui sert de garde du corps face aux cris de mort, puis reste en contact avec lui pendant son exil londonien, et lui rend visite en février 1899 ; il prend l'initiative d'un *Livre d'hommage des lettres françaises à Émile Zola*, qui paraît en juillet 1898, puis préface l'*Hommage des artistes à Picquart*, en février 1899 ; le 8 août 1898, il paye de sa poche les 7 555,25 francs de l'amende infligée à Zola pour son *J'accuse* et, quinze jours plus tard, obtient de Joseph Reinach, qui les lui remet de la main à la main, les 40 000 francs destinés à payer une autre amende de Zola et à lui permettre, en tant que mandataire, d'éviter la saisie de son mobilier ; le 22 octobre 1898, il signe l'appel de la Coalition révolutionnaire ; il participe à de nombreuses réunions publiques dreyfusistes, à Paris et en province, notamment à Toulouse, en décembre 1898¹⁸, et, malgré sa timidité, galvanise le public ; il assiste à l'intégralité du procès de Rennes, à partir du 5 août 1899, il participe presque quotidiennement aux réunions des intellectuels dreyfusards à l'auberge des Trois Marches, et il signe avec eux, le 9 septembre 1899, la lettre ouverte à Alfred Dreyfus¹⁹.

¹⁷ Joseph Reinach, le futur historien de l'affaire Dreyfus, lui a remis, sans demander de reçu, 40 000 francs pour lui permettre d'éviter la saisie du mobilier de Zola, rue de Bruxelles.

¹⁸ Voir le récit qu'il fait de cette houleuse réunion publique qui aurait pu se terminer très mal, dans « Le Guet-apens de Toulouse », *L'Aurore*, 24 décembre 1898 (https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Guet-apens_de_Toulouse).

¹⁹ « Adresse au capitaine Dreyfus », *L'Aurore*, 11 septembre 1899 (https://fr.wikisource.org/wiki/Adresse_au_capitaine_Dreyfus).

Il faudrait encore ajouter la publication de ses deux romans les plus célèbres, les plus souvent réédités et traduits, qui portent un éclatant témoignage de son engagement dreyfusard :

– *Le Jardin des supplices* (1899), dont les « pages de Meurtre et de Sang » sont dédiées ironiquement « aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes, qui éduquent, dirigent, gouvernent les Hommes » et où il est fait explicitement référence à l’Affaire dans le Frontispice illustrant « la loi du meurtre ».

– Et *Le Journal d'une femme de chambre* (1900), dont l’affaire Dreyfus constitue la toile de fond (le récit est situé au cœur de l’Affaire, entre septembre 1898 et juillet 1899), et qui comporte des portraits démystificateurs des nationalistes. Au premier chef le jardinier-cocher Joseph, qui incarne le sadisme homicide qui pousse au meurtre les nationalistes et les antisémites.

Mais, paradoxalement, ces deux fictions clairement engagées n’en révèlent pas moins, chez leur auteur, un profond pessimisme, passablement décourageant pour le lectorat, à l’opposé de l’optimisme obligé de certains articles de *L’Aurore*, qui visaient, au jour le jour, à mobiliser les lecteurs et à leur redonner confiance dans les moments difficiles. Ce pessimisme radical sera renforcé par la suite des événements : les divisions, parfois violentes, qui vont opposer les anciens dreyfusards, jadis unis autour de valeurs communes ; l’évolution de *L’Humanité*, quotidien socialiste auquel Mirbeau collabore pendant six mois en 1904, mais qui, à son grand regret, devient l’organe d’un parti politique, la S. F. I. O. ; et surtout l’appétit de pouvoir de ses anciens compagnons, d’abord Clemenceau²⁰, ensuite Aristide Briand, qui, une fois au gouvernement, mènent une politique qui lui paraît en totale opposition avec les valeurs éthiques du dreyfusisme. Mirbeau le justicier, au contraire, restera fidèle à ses valeurs cardinales, comme, plus tard, Albert Camus : solitaire, ou presque, mais toujours solidaire !...

Engagement longtemps occulté

Il reste à essayer de comprendre pourquoi son combat dreyfusiste a été si longtemps occulté. Il existe probablement des raisons d’ordre général, qui tiennent à son image de marque dans les décennies qui ont suivi sa mort : une fois qu’il n’était plus là pour faire trembler les puissants de ce monde et démasquer les escrocs de la politique, de la finance... ou de la littérature, les partisans du désordre établi ont essayé de décrédibiliser le message subversif de *l'imprécatrice au cœur fidèle* en le faisant passer pour un incohérent, un palinodiste ou un infréquentable, en le taxant d’exagération, ou, sur le plan littéraire, en le classant parmi les naturalistes honnis, de manière à nier son originalité. La courageuse abstention du ministère français de la Culture, lors de la commémoration internationale du

²⁰ Voir Pierre Michel, « Mirbeau et Clemenceau : une amitié paradoxale », *L’Année Clemenceau*, n° 1, novembre 2017, pp. 69–84 (https://www.academia.edu/39504595/Mirbeau_et_Clemenceau_une_amiti%C3%A9_paradoxale).

centième anniversaire de la mort de l'écrivain²¹, témoigne une nouvelle fois de son image d'insoumis, réfractaire à tout embrigadement : Mirbeau, décidément, n'est pas récupérable...

À ces explications politiques et culturelles pourraient bien s'ajouter des raisons qui tiennent à son dreyfusisme même. Mirbeau est un individualiste avéré, certes prêt à des compromis pour les causes qu'il a faites siennes, on l'a vu, mais non à la moindre compromission – irrécupérable, on vous dit ! Il est aussi politiquement très incorrect, allergique à la langue de bois, à la forme partidaire, fût-elle libertaire, et aux coteries en tous genres, comme il l'est, sur le plan littéraire, aux écoles autoproclamées : c'est un solitaire, certes très sociable, mais farouchement indépendant. Il n'a pas songé non plus à recueillir en volume ses articles de *L'Aurore*, comme c'était l'usage à l'époque, et il n'a pas davantage essayé de se mettre en avant²². Il n'a rien attendu non plus de ses compagnons de lutte arrivés au pouvoir et qui l'ont déçu ; et il a continué à exhaler, dans ses œuvres narratives et théâtrales, une vision nauséuse de l'humanité, qui n'était guère de nature à exalter les cœurs et à entretenir ce qu'il a appelé « l'opium de l'espérance », à propos de sa tragédie prolétarienne de 1897, fortement teintée de nihilisme, *Les Mauvais bergers*²³. Bref, la lucidité impitoyable de ce réfractaire invétéré faisait sans doute un peu tache dans la photo de famille. Il est donc grand temps que l'on rende tardivement justice à celui qui, précisément pour toutes ces raisons, semble le mieux à même d'incarner l'engagement éthique de l'intellectuel.

LITTÉRATURE

Brunetière, Ferdinand, « Après le procès » [celui de Zola, pour *J'accuse*], *Revue des deux mondes*, 15 mars 1898.

Coutelet, Nathalie, « Octave Mirbeau propagandiste du théâtre populaire », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 11, 2004, pp. 185–203.

Michel, Pierre, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au coeur fidèle*, Librairie Séguier, 1990.

Michel, Pierre, « L'enfer selon Mirbeau et Barbusse », dans les Actes du colloque Mirbeau de Cerisy, *Octave Mirbeau passions et anathèmes*, Presses de

²¹ Voir le programme impressionnant des colloques et des publications en 2017 et 2018 : http://www.mirbeau.org/colloques_publications.html. Sur l'absence de soutien du ministère de la Culture, voir <http://mirbeau.asso.fr/ministereculture.htm>.

²² Ainsi, c'est à l'insu de Zola qu'il est allé payer, de sa poche, les 7 555 francs de son amende pour *J'accuse*, et il a fallu que je le découvre dans une lettre à Ernest Vaughan du 8 août 1898 pour que les spécialistes de Zola finissent par l'apprendre à leur tour. Voir Pierre Michel, « Mirbeau et le paiement de l'amende de Zola pour *J'accuse* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 16, mars 2009, pp. 211–214.

²³ Voir mon édition critique de la pièce, Société Octave Mirbeau, 2017 (<http://mirbeau.asso.fr/dmirbeauaccueil/Mauvaisbergers.pdf>), ainsi que ma préface : <https://fr.scribd.com/document/293596685/Pierre-Michel-Les-Mauvais-bergers-d-Octave-Mirbeau-Une-tragedie-proletarienne-et-nihiliste>.

l'Université de Caen, novembre 2007, pp. 45–55. (<https://books.openedition.org/puc/10314>).

Michel, Pierre, « Mirbeau et le paiement de l'amende de Zola pour *J'accuse* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 16, mars 2009, pp. 211–214.

Michel, Pierre, « Mirbeau et Clemenceau : une amitié paradoxale », *L'Année Clemenceau*, n° 1, novembre 2017, pp. 69–84. (https://www.academia.edu/39504595/Mirbeau_et_Clemenceau_une_amiti%C3%A9_paradoxale).

Mirbeau, Octave, *Chez l'Illustré Écrivain*, VII, *Le Journal*, 28 novembre 1897. ([https://fr.wikisource.org/wiki/Chez_l'E2%80%99illustre_%C3%A9crivain_\(Le_Journal\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Chez_l'E2%80%99illustre_%C3%A9crivain_(Le_Journal))).

Mirbeau, Octave, « Trop tard ! » (https://fr.wikisource.org/wiki/Trop_tard_!) et « À un prolétaire » (https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_un_prol%C3%A9taire), *L'Aurore*, 2 août et 8 août 1898.

Mirbeau, Octave, « Palinodies », *L'Aurore*, 15 novembre 1898 (https://fr.wikisource.org/wiki/Palinodies_!).

Mirbeau, Octave, « Le Guet-apens de Toulouse », *L'Aurore*, 24 décembre 1898 (https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Guet-apens_de_Toulouse).

Mirbeau, Octave, « En province », *L'Aurore*, 22 juillet 1899.

Mirbeau, Octave, « Adresse au capitaine Dreyfus », *L'Aurore*, 11 septembre 1899 (https://fr.wikisource.org/wiki/Adresse_au_capitaine_Dreyfus).

Mirbeau, Octave, *L'Affaire Dreyfus*, Librairie Séguier, 1991. Textes recueillis, préfacés et annotés par Pierre Michel et Jean-François Nivet.

Sternhell, Zeev, « De l'affaire Dreyfus à Vichy : réflexions sur le XX^e siècle français », *Cahiers Octave Mirbeau.*, n° 25, avril 2018, pp. 124–135.

Toussenel, Alphonse, *Les Juifs, rois de l'époque : histoire de la féodalité financière* (1845) ; et Édouard Drumont (1844–1917), *La France juive* (1886).

Пјер Мишел

ОКТАВ МИРБО ДРАЈФУСОВАЦ:
МОРАЛНИ АНГАЖМАН ПИСЦА И ИНТЕЛЕКТУАЛЦА
(Резиме)

У раду се испитује књижевни, друштвени и политички ангажман француског романописца, новинара и драматурга Октава Мирбоа, који је дошао до изражаја у одбрани капетана Драјфуса оптуженог за велеиздају. Мирбо је био један од првих интелектуалаца који се ангажовао у Драјфусовој афери и борио се за Истину и Правду. Његова борба није политички мотивисана, иако је он анархиста и у Драјфусовој афери види потврду своје демистификаторске анализе државних институција. Његова борба произлази из једне захтевне етике. За њега је капетан Драјфус невин жртва наказности савременог друштва коју треба разоткрити и против ње се борити свим средствима. Његов ангажман је и нагонски и смишљен, али је претходно морао да се ослободи многих уврежених стереотипа да би могао да у Драјфусу открије, изван

свих априорних судова, човека достојног поштовања и дивљења. Борба за Истину и Правду попримала је најразличитије облике: хронике у листу *L'Aurore*, плаћање казни на које је осуђен Зола због текста „Оптужујем”, учешће у бројним јавним протестима и, најзад, укључивање своја два најпознатија романа (*Врт мучења* и *Дневник једне собарице*) у контекст Драјфусове афере. Међутим, Мирбо је, што је парадоксално, до краја остао радикални песимиста у односу на човечанство и друштво, што би могло да обесхрабри сваки ангажман. После његове смрти, дуго се заташкавала значајна улога коју је одиграо у Драјфусовој афери иако је он најбољи пример моралног интелектуалца који није ни стручњак, ни оружани борац, ни политичар.

Кључне речи: Октав Мирбо, Драјфусова афера, интелектуални ангажман, етика.

Примљено 3. маја 2021, прихваћено за објављивање 29. јуна 2021. године.